

HAUT DE CASSE

Alors voilà, nous y sommes. À l'usine. Vu de l'extérieur, c'est une sorte de hangar gigantesque, protéiforme et flambant neuf, posé sur le terrain déjà bien occupé d'une zone industrielle. Devant (ou derrière, tout dépend du point de vue, géographique autant que narratif), des caravanes et une évocation de verger ; sur le côté (gauche ou droit, cf. *supra*), un bric-à-brac métallique d'inspiration post-apocalyptique, et quelques véhicules de ce siècle ou du précédent.

Décor sommaire, et sommairement planté.

À l'intérieur de l'usine, des gens (*gens, gentis*), forcément.

Bon, d'accord : pas beaucoup. Ou alors ils se cachent. Ou bien c'est qu'il est tôt, et qu'on embauche ici plus tard qu'ailleurs, dans les autres usines, je veux dire.

À bien y regarder, cependant, ils sont là, les gens : dans la cantine ; c'est là qu'ils circulent le plus.

Et c'est également là qu'est assise cette personne assignée à résidence : dans la cantine, derrière une longue table de bois, sur un banc. Ou à une table ronde, sur une chaise, selon l'état de son dos, et la fréquence d'ouverture de la porte qui laisse passer l'air glacé et lui transit le cou (assise sur le banc) ou le visage (assise sur la chaise). Elle est là pour écrire. Observer et écrire.

Les conditions de travail peuvent paraître rudes, mais ne nous y trompons pas : c'est elle, d'une certaine façon, qui se les est imposées, alors ne la plaignons pas. Elle aurait, en effet, pu demander (timidement) à ce qu'on lui fasse une place dans un bureau, où elle aurait peut-être pu disposer d'un vrai fauteuil,

profiter du chauffage, et s'accompagner du brouhaha léger des doigts sur le clavier, des voix au téléphone, des paroles échangées, des dossiers feuilletés. Mais quel intérêt ? s'est-elle dit : cette ambiance, elle la connaît, ayant elle-même calmement écumé des bureaux durant quelques années. Autant vivre autre chose - le temps que ça durera.

Cette personne a donc préféré, pendant les cinq journées de son séjour à l'usine, s'asseoir dans la cantine.

Il est temps de mettre des majuscules : l'Usine, la Cantine. S'il vous plaît. Comme on pourrait en mettre à Art et à Rue.

La personne assise derrière la table en bois doit en effet écrire un texte inspiré par les lieux (l'Usine) sur le thème *Écriture et arts de la rue*. Vu que l'Usine est dédiée à cela (les arts de la rue). Cette personne est un auteur (non merci, pas de majuscule).

Soit.

Alors elle observe

[les gens qui vont viennent boivent debout le café de la machine discutent fument se réunissent échangent préparent le déjeuner collent des flyers des stickers parlent anglais français avec un fort accent - normal ceux-là viennent du Québec)],

et surtout, elle écrit.

Pendant cinq jours elle va écrire. Vu qu'elle est là pour ça.

Quand le silence se fait dans la Cantine, on entend son clavier, chaque fois qu'elle appuie sur une touche c'est une détonation, ça pétarade, elle a cette

manie (cette habitude si l'on reste indulgent, ce trait de caractère si l'on veut faire d'elle un personnage fort) de faire retentir le clavier ; à ce rythme (elle tape plutôt vite, malgré ses seulement trois doigts en action) on se demande si elle ne devra pas bientôt racheter un portable, elle se le demande quelquefois aussi, c'est idiot, juste pour le clavier ; mais nous sommes à présent hors sujet.

Quoique.

Parce que c'est là qu'il fallait en venir : l'auteur, cette personne, écrit. Elle remplit les pages virtuelles de son ordinateur, elle noircit de l'écran, elle ouvre un document, le complète, le referme, passe à un autre.

Pour ça, oui, elle écrit. À croire qu'elle est inspirée.

Elle l'est.

L'ennui, c'est qu'elle n'écrit pas du tout sur le thème.

Elle s'est posé la question : « Ai-je le droit ? Puis-je continuer d'écrire sur un tout autre sujet que celui que l'on m'a imposé ? »

Imposer : voilà le hic. Cette personne, l'auteur, n'aime pas les contraintes, les textes de commande, les thèmes. Mais elle a accepté la résidence, s'est intéressée et impliquée dans le projet d'écriture, d'ateliers, de rencontres, d'animations. Elle a signé, comme on dit. Alors, évidemment, la contrainte doit être admise.

Allez, assume.

Oui. D'accord.

Mais plus tard.

Elle le fera, ce texte, promis. Elle les animera, ces ateliers, évidemment, même si elle a le trac. Elle y prendra même du plaisir, comme toujours.

Mais pas maintenant.

Là, maintenant, elle écrit sur tout autre chose, et elle écrit beaucoup, elle écrit vite, elle s’amuse, elle avance. Elle trouve même qu’elle écrit bien, du théâtre (de rue, quand même) deux comédies, ça fuse, ses doigts sur le clavier, malgré leur dextérité brutale, ont toujours deux répliques de retard sur son esprit, il y avait longtemps que ce n’était pas arrivé, alors pourquoi s’arrêterait-elle sous prétexte de contrainte ?

Ce texte, il attendra un peu. Elle le rendra au dernier moment, comme elle a l’habitude de le faire pour toutes les commandes qu’on lui passe. Il se trouve simplement qu’au moment où elle écrit ces textes hors-sujet, elle n’a aucune idée de ce qu’elle pourrait inventer sur le thème (*Écriture et arts de la rue*), et le lieu ne l’inspire pas de façon immédiate.

Et d’abord, si elle devait être inspirée, ce serait certainement plus par les gens qui peuplent l’endroit que l’endroit lui-même (l’endroit, c’est l’usine en bas de casse, qui lui évoque le lieu du père, celui où il se cassait le dos la tête, où on lui cassait les pieds la vie c’est pas une vie). C’est une règle générale pour cette personne, l’auteur. Sans compter que les gens, ici, sont pour la plupart des artistes, qualité qui n’est pas loin d’en faire des personnages. Ce qui ne les empêche pas d’être aussi des techniciens, des administratifs, parfois des commerciaux, ou un peu tout cela à la fois.

Ce sont juste des gens, en fin de compte.

Ça tombe bien : les gens, elle aime bien, c’est son rayon, à l’auteur-cette-personne (et vice-versa).

Mais que dire d'eux ? Pas question, bien sûr, de les prendre un par un pour les présenter, de dire *lui il bricole il s'occupe de ça, et aussi de, et puis il fait ceci, et il porte des t-shirts trop courts même par ce froid*, tel quel ça n'a guère d'intérêt ; pas plus que si elle écrivait *Elle, elle connaît tout le monde, elle est au courant de tout, elle a de vrais avis tranchés, elle est drôle et désabusée*.

Cette personne qu'est l'auteur, si elle en vient à être inspirée par les gens du lieu, et à écrire sur eux, préférera sans doute les envisager comme un groupe composé d'individus anonymes, et évoquer leurs faits et geste en tant que tel (un groupe).

Soit les principes suivants, établis sur une observation en milieu naturel et en tenue de camouflage (écran d'ordinateur + un châle noir) :

À l'Usine, on circule beaucoup.

À l'Usine, on boit beaucoup de café (seulement 15% des personnes de passage à la cantine s'adonnent ouvertement à la consommation de thé).

À l'Usine, on fume ~~beaucoup énormément trop~~. Pas de jugement : l'auteur a pris une part active, lors de son séjour, dans le processus d'enfumage de la Cantine. Elle a arrêté depuis, mais cette information est sans lien avec le thème imposé. N'empêche.

À l'Usine, on voit des Américains inventer leur spectacle en impro dans la Cantine, certains n'ont pas la tête de l'emploi, du coup c'est encore plus réussi, elle se régale à les observer, se fait toute petite (encore plus) de peur de signaler sa présence et de les voir s'envoler. Les Québécois parlent fort pendant le déjeuner, le dernier jour l'auteur verra le filage de leur spectacle, elle aura du mal à savoir qui est qui dans les costumes couleur de vieilles feuilles de

cimetières de navires échoués et d'ombres chinoises, mais elle osera applaudir bien que seule dans la grande salle, et venir les féliciter à la fin, il s'agit de nouvelles que la troupe a adaptées pour la scène, non ce n'est pas réellement du spectacle de rue ; encore une fois en écrivant cette personne, soit l'auteur, se retrouve hors sujet.

Et alors ?

Ecriture et arts de la rue. De toute façon, qu'est-ce qu'elle y connaît, qu'est-ce que ça lui évoque ?

Des saltimbanques (jongleurs cracheurs de feu montreurs d'ours marionnettistes acrobates danseurs échassiers musiciens chanteurs funambules bonimenteurs cascadeurs équilibristes majorettes) du temps passé qui ont grandi jusqu'au gigantisme, qui ont muté jusqu'à la polyvalence – l'artivalence (nous y reviendrons).

Et ici, qu'est-ce qui frappe l'auteur qu'est cette personne ?

Le gigantisme des lieux (l'Usine). La salle qu'on aurait dite ailleurs *polyvalente*, et devenue ici *artivalente* (nous y sommes). Et puis cette personne, l'auteur, en plein milieu, le plafond à dix mètres au-dessus de sa tête, les murs à quinze, peut-être plus, passées certaines dimensions elle n'a plus le compas dans l'œil. Ce doit être ça, la rue : le dehors, l'espace.

Et alors elle écrit : « à l'Usine, on a vu grand pour mettre du dehors en-dedans, par exemple pour quand il pleut, ou qu'il neige, ou qu'il fait froid, ou trop chaud.

N'empêche qu'il faudra bien y aller, dans la rue. Y emmener les décors les costumes les grimaces les mots et les gestes. À la rencontre des gens. Remettre le dedans dehors. »

C'est de cela qu'il s'agit, finalement. L'Usine, la Cantine, les Gens, l'auteur (toujours pas de majuscule, merci), l'Espace, l'Écriture et les Arts, même combat : mettre le dedans dehors, à la portée de tous.

Une Rencontre.

« Eh bien », se dit l'auteur (ou bien est-ce la personne, à force on ne sait plus),

« on n'a pas fini... ».

Tant mieux.

Emmanuelle Urien

Résidence de la boutique d'écriture du Grand Toulouse

Décembre 2008 à L'Usine